

Festival  
d'Automne  
à PARIS  
77

# Zaire

Les EKONDA  
groupe de femmes bobongo

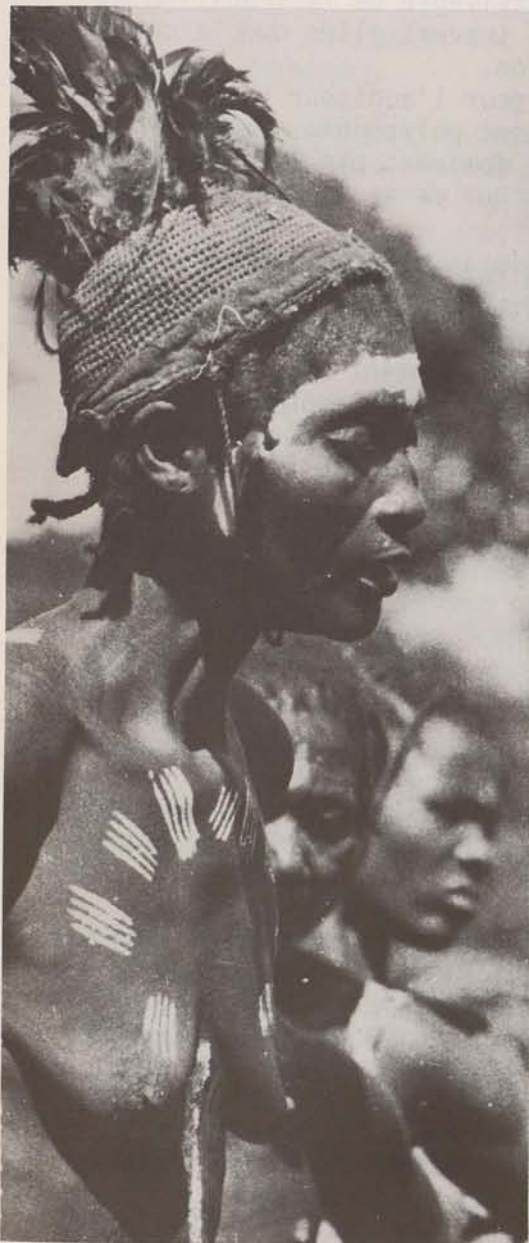
Les HEMBA  
groupe de devins balobwilo

## AFRIQUE

musiques traditionnelles

Théâtre du Cirque d'Hiver/Bouglione

24 - 29 septembre 1977



Semaines Musicales Internationales de Paris

Document de communication du Festival d'Automne à Paris - tous droits réservés

Contrairement aux arts plastiques, les musiques d'Afrique Noire restent largement inconnues du public alors que leur rôle a été immense dans le genèse de notre univers sonore contemporain: blues, gospel, jazz, rock, soul, rumba, samba, reggae en témoignent avec éloquence.

Mais si sculptures et masques entraient dans les musées où ils étaient appréhendés comme objets d'art, les musiques traditionnelles n'étaient perçues confusément que comme rythmes de tambours dans la brousse, ou accompagnement d'étranges rituels. Elles demeuraient noyées dans le visuel et l'anecdote.

En Afrique, les vraies musiques populaires ne se livrent pas facilement à l'étranger, car elles s'intéressent à tout autre chose que les nôtres: elles sont le véhicule privilégié de la tradition et donc de l'identité culturelle; c'est à travers elles que la communauté retrouve sa force et sa cohésion.

En outre, la perception est difficile pour l'auditeur non-africain: les discours complexes où s'entrecroisent polyphonies/polyrythmies qui échappent à nos habitudes mentales dominées par l'écriture, sont inscrits dans un continuum global qui ne se laisse pas enfermer dans des barres de mesure.

Une des richesses de l'Afrique vient de son extraordinaire diversité: du Sahel à la grande forêt et de la côte ouest à l'Océan Indien, cette diversité reflète celle des cultures et des langues.

Les musiciens que l'on verra à Paris représentent plusieurs pays d'Afrique, mais ils viennent tous du monde traditionnel, ce qui ne veut pas dire que leur art soit figé ou tourné vers le passé: au contraire, il n'a jamais cessé de prendre en charge la réalité telle qu'elle était perçue, ainsi que le veut sa fonction.

Benoît Quersin

En présentant ce programme de "musiques africaines", nous ne nous prétendons pas exhaustifs. D'un continent qui demeure peu connu, il s'agit de donner une idée de la diversité des musiques, donc des cultures africaines. Car s'il est vrai qu'il n'y a pas une unité musicale en Afrique, il faut encore dire la diversité musicale dans un même pays et dans une même ethnie.

Notre soin est de rendre compte de musiques vivantes, donc présentes. L'Afrique traditionnelle a subi de profonds bouleversements avec la colonisation et ce qui vient avec elle: un certain type de développement économique et le coup décisif porté par l'école aux enseignements traditionnels. Nous voulons témoigner de sociétés où ce n'est pas l'individu qui est créateur, mais la collectivité.

Nous nous refusons à toute attitude folklorique. Il ne saurait être question de rendre compte de l'extrême complexité de l'organisation sociale d'un village africain ou d'une ethnie.

Nous souhaitons présenter ces musiques pour ce qu'elles sont: des musiques précisément.

Michel Boudon

Les BALOBWILLO, devins HEMBA

Les Hamba occupent un territoire situé autour du 5ème parallèle au sud de la rivière Luika et à l'est du fleuve Zaïre, dont l'agglomération principale est la ville de Kongolo. Cette région de savane légèrement boisée entourée de collines et bordée des premières forêts tropicales est l'une des plus peuplées du Shaba (ancien Katanga).

Les Hamba, groupe composé de sept chefferies, restent peu connus. Jusqu'à une époque très récente, ils étaient associés aux Luba. Dans cet espace situé entre le lac Tanganyika et le Haut-Kasaï couvert d'une multitude de chefferies, il est difficile de distinguer l'histoire et l'organisation sociale des différentes ethnies. Si les royaumes Luba, Lunda et Yeke ont réuni de nombreuses chefferies, celles-ci purent conserver leur autonomie et leur originalité.

On sait seulement que vers le 16ème siècle, les Hamba vivaient parmi les pygmées dont quelques groupes subsistent encore. Après être passés au 19ème siècle sous le contrôle des Kazembe puis des Luba, ils furent soumis par Msiri, fondateur du royaume Yeke. Eloignés au nord de la route des esclavagistes, les Hamba ont été également ignorés des explorateurs, comme Stanley, dont la route passait plus au sud. Pourtant ce peuple était remarquable par sa statuaire, vestige d'une grande époque et témoin d'une forte originalité, qui fut pendant longtemps attribuée aux Luba.

L'ignorance de ces oeuvres, jusqu'aux années 1960 où elles ont été pillées par les marchands et les collectionneurs, vient également du fait qu'il s'agit d'un art essentiellement lié aux cultes funéraires. Hors de ces cérémonies, les statues sont enfermées et gardées dans une case, loin des regards.

La musique Hamba reste, elle, peu connue. Le groupe présenté à Paris est constitué de membres d'une société de devins. Ces sociétés secrètes ont pour rôle de conjurer les maux, - maladies, conflits - dûs à l'action des sorciers. Par leur pratique magico-religieuse, elles orientent les victimes de la sorcellerie vers les féticheurs compétents. Les danses et les chants qu'elles exécutent, seules manifestations extérieures de leur activité, renforcent leur prestige et imposent le respect dû à leur pouvoir magique.

On connaît une dizaine d'associations de devins en pays Hamba, et les Balobwilo sont l'une d'elles.

Programme réalisé par Benoît Quersin  
En collaboration avec Michel Boudon

Comme la plupart des peuples de la cuvette centrale, les Ekonda appartiennent à l'ethnie Mongo et se disent les descendants de l'ancêtre du même nom par Ekonda Mputela, fils de Mongo et fondateur de la tribu.

Agriculteurs de la forêt, pêcheurs et chasseurs à l'occasion, les Ekonda n'ont pas connu d'organisation politique centralisée, l'unité de base restant l'etuka formé par quelques lignages emboîtés. Les Ekonda habitent un territoire situé à l'est des lacs Tumba et Mai Ndombe, et leur nombre dépasse les cent mille.

On peut entendre chez les Ekonda des musiques très diverses par le style et la fonction: chansons avec accompagnement de cithare ou de sanza, danses guerrières, chants de guérisseurs... Mais un genre musical domine largement, le bobongo, véritable spectacle total comportant des chœurs, soli, récitatifs, mimes, exercices acrobatiques, le tout réglé par une forme stricte.

Le Bobongo est présenté par des troupes organisées comprenant de douze à vingt-cinq ou même quarante membres, hommes ou femmes, baoto ou batwa: il n'existe pas de groupes mixtes. Les ensembles sont minutieusement mis au point au cours de nombreuses répétitions qui visent à une exécution impeccable, tant sur le plan vocal que chorégraphique. Il ne serait pas pensable de donner toujours le même bobongo, aussi est-il toujours remanié, renouvelé.

On conçoit, dans de telles conditions, que seuls des ensembles permanents possèdent la cohésion et la discipline nécessaires à la réussite d'un bobongo. Tout est mis en oeuvre pour y arriver car le prestige du groupe est en jeu, et au-delà, celui du clan; l'émulation stimule les efforts et la concurrence entre groupes est d'autant plus vive que ceux-ci sont très nombreux. Par exemple, un gros village comme Lopanzo (3 046 habitants) ne compte pas moins de dix-huit groupes de bobongo.

Les confrontations ont lieu à l'occasion d'événements de la vie sociale parmi lesquels le plus important, dans un système de valeurs dominé par les structures de parenté et le culte des ancêtres, est le deuil, et plus particulièrement la levée de deuil. Si le défunt était un chef de lignage, on invitera six, huit, voire dix groupes de différents villages, parfois très éloignés. Les cérémonies durent plusieurs semaines.

Tous les groupes de bobongo sont organisés sur le même modèle, quel que soit le nombre des membres. Le chef porte le nom de nyangi'obongo (la mère du bobongo) et est à la fois compositeur, parolier choré-

graphe et "metteur en scène" principal, outre la fonction de premier soliste. Derrière lui, un peu en retrait, se tiennent les quatre benkomwa qui assistent le chef dans ses différentes tâches, exécutent des contre-chants, ou des réponses, à chaque rang correspondant une fonction vocale précise. Le reste du groupe forme le chœur et danse; ses interventions vocales sont le plus souvent polyphoniques elles aussi.

Selon la tradition ekonda, on doit le style bobongo au génie créateur d'un certain Itetele, mort vers 1910, qui aurait remanié les anciennes danses en les organisant au sein d'une grande forme. Le nouveau style s'est rapidement imposé dans son village et les localités voisines pour déborder ensuite sur tout le pays ekonda et même sur d'autres tribus Mongo, comme les Ntomba, les Nkundo et les Iyembe.

Structure de bobongo: Bien que des variations soient possibles en fonction des circonstances, une représentation comporte en principe les parties suivantes, celles-ci se divisant elles-mêmes en sous-parties.

- 1°- Bolondo: entrée du groupe dans le cercle formé par les spectateurs, avec en tête le nyangi'obongo et les benkomwa.
- 2°- Baasa: invocation des esprits des ancêtres, des génies de la nature; wamba: évocation d'autres chanteurs et groupes de bobongo.
- 3°- Bobongo: suite de chants conduits d'abord par le premier benkomwa, puis par le nyangi'obongo.
- 4°- Ikoto y'obongo: partie dansée comportant plusieurs sections aux chorégraphies variées (esoya, iyaya, baina, etc...)

Bien que le bobongo comporte des danses, l'aspect vocal/choral reste néanmoins le plus important.

Un genre parent, appelé iyaya, qui est présenté habituellement pendant la journée, se compose de danses spectaculaires, presque acrobatiques, qui en constituent l'essentiel; les parties chantées jouent le rôle plus modeste de support.

Le spectacle ekonda à Paris comportera des présentations de bobongo, suivi de danses iyaya.



AGENCE DE COOPERATION CULTURELLE ET TECHNIQUE  
Egalité, complémentarité, solidarité

organisation internationale créée à Niamey le 20 mars 1970

19 avenue de Messine, 75008-Paris tel: 227.90.58

Pays membres: Belgique - République Populaire du Bénin - Burundi -  
Canada - Empire Centrafricain - Comores - Côte d'Ivoire - France -  
Gabon - Haïti - Haute-Volta - Liban - Luxembourg - Mali - Ile  
Maurice - Monaco - Niger - Rwanda - Sénégal - Seychelles - Tchad -  
Togo - Tunisie - République Socialiste du Viet-Nam - Zaïre.

Etats associés: Cameroun - Laos

Gouvernement participant: Québec

La présence à Paris des groupes du Mali, du Niger et du Zaïre a  
été rendue possible grâce à la contribution de l'Agence de Coopé-  
ration Culturelle et Technique, dans le cadre du programme "Arts  
et Traditions Populaires" de la Direction "Promotion des Cultures  
et des Langues Nationales".

CO-PRODUCTEURS  
MUSIQUES AFRICAINES

Cô-production: Festival d'Automne à Paris,  
SMIP, Stadt Bochum Schauspielhaus (R.F.A.)

avec la collaboration de l'Agence de  
Coopération Culturelle et Technique

avec le concours de la Compagnie Aérienne  
Française U.T.A.

de la Compagnie aérienne malgache  
AIR MADAGASCAR

de la Compagnie aérienne zaïroise  
AIR ZAIRE

Co-production pour la tournée  
française faisant suite aux  
représentations du Festival  
d'Automne:

Association pour le Développement  
des Echanges Artistiques et  
Culturels (A.D.E.A.C.).

FRFAP - 1977 - MJAFRIQUE - 01 - PG-25